

Désiré Nyela et Paul Bleton

Migozzi, Jacques. *Boulevards du populaire*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, Coll. Médiatextes, 2005. 243 p. ISBN : 2-84287-341-6



Alors qu'en Amérique du nord les études culturelles ont définitivement acquis droit de cité, elles qui trouvent à faire leur miel de toutes les productions culturelles d'une époque, sans exclusive, notamment de la culture médiatique ou de la littérature populaire, la protection de la Littérature majusculee contre toute déchéance, contre tout soupçon de bâtardise semble encore largement au programme de l'institution littéraire française, notamment de son aile universitaire. Représentation du fait culturel comme surface, plis et complexité contre représentation du fait culturel comme pyramide de valeurs.

Toute récente livraison des Presses Universitaires de Limoges, *Boulevards du populaire* de Jacques Migozzi tombe ainsi à point nommé, qui non seulement montre l'intérêt d'étudier la littérature populaire française mais aussi contribue, en marchant, à faire reconnaître ce type d'étude par le milieu universitaire de l'Hexagone. Le co-directeur de la collection « Médiatextes » et animateur du Centre de recherches sur les littératures populaires et les cultures médiatiques de l'Université de Limoges, propose une synthèse modestement présentée comme une déambulation sur les *Boulevards du populaire* - parcours, articulations, problématiques générales et passages obligés, échos de discussions savantes, paradoxes et humour, stations par des couvertures illustrées et convocation d'oeuvres et de noms marquants de la littérature populaire française... Synthèse dont on perçoit partout l'intention vulgarisatrice et pédagogique : il y a certes la bibliographie critique récapitulative avec ses références classées par catégories, précieux outil de travail pour l'étudiant, le curieux voire le chercheur désireux d'approfondir telle ou telle question abordée dans le livre; mais il y a surtout la volonté de mettre en perspective une quarantaine d'années de travaux universitaires dans ce domaine, de montrer les acquis et les questions encore en suspens de cette recherche minoritaire¹.

Outre l'introduction et la conclusion, la déambulation à laquelle convie Migozzi s'étale sur six chapitres. Elle s'ouvre sur ce qu'il entrevoit comme une opération de « déminage et de balisage d'un terrain idéologiquement piégé ». C'est qu'on entre en littérature populaire comme on entre dans un champ de mines, et l'on doit y évoluer avec la dextérité du démineur éprouvé. Non pas que la discipline soit en elle-même hostile, mais, d'une part, la cartographie en est encore incomplète, incertaine; d'autre part, pour s'y retrouver dans univers déjà complexe, il faut faire comme si « littérature » et « populaire » étaient des mots transparents, comme si

leur coprésence ne relevait pas de l'oxymore. Populaire du côté du fond culturel originel, de la littérature *orale* ? Populaire du côté du *peuple*, avec toute la charge idéologique contenue dans un mot ? Populaire du côté de *masse*, de plus grand nombre, avec toute la charge de l'idée de consommation par un large public ? Noblesse de la démocratie ou ignominie du consumérisme ? Il serait piquant d'entendre des littéraires dire que ce ne sont là que des débats de mots... En fait, deux paradigmes se sont dessinés et ont polarisé le champ : la littérature populaire ne serait qu'une perversion de la littérature, dévaluée en fonction de son destinataire; ou : la littérature populaire incarnerait, à partir des procédés de diffusion nés avec la presse (et le roman-feuilleton), l'émergence d'une nouvelle culture, d'une nouvelle industrie - qui, en retour, ont fait prendre conscience à la Littérature qu'elle était aussi industrie culturelle.

Si elle inaugure une révolution culturelle à travers la constitution de nouveaux réseaux de sociabilité, elle revendique tout aussi ouvertement une logique industrielle, source de son discrédit aux yeux de l'élite, détentrice du monopole du discours qualitatif sur l'essence de ce que serait la Littérature. Littérature populaire, littérature de genres, de mauvais genres dont le racolage mercantiliste se situe aux antipodes de l'idéalisme inhérent aux Belles-lettres... Ainsi le piège se referme-t-il sur le chercheur en littérature populaire, confiné dans l'inconfort d'une attitude qui oscille entre apologie et autocontradiction. Ce qui, selon Jacques Migozzi, appelle l'urgence d'une désignation beaucoup plus neutre, c'est-à-dire moins marquée dans sa dimension axiologique.

C'est ce à quoi s'attelle le deuxième chapitre du livre. À ce sujet, l'exploration de nombre de labels de remplacement de la très stigmatisée étiquette *populaire*, aussi insatisfaisants les uns que les autres, débouche sur l'appellation *paralittérature*, lancée à l'initiative de Jean Tortel, Noël Artaud et Francis Lacassin lors d'un colloque tenu en 1967 à Cerisy-la-Salle. Crédibilisée par Marc Angenot (1975) avec son essai intitulé *Roman populaire. Recherche en paralittérature*, la désignation est consacrée avec son entrée dans les dictionnaires critiques. Bien que le préfixe maintienne les stigmates d'un opprobre entretenu par la volonté hégémonique de la culture des Belles Lettres, la désignation *paralittérature* a au moins le mérite de proposer une nouvelle approche de la littérature populaire envisagée du point de vue de la lecture : la lecture paralittéraire conçue comme lecture sérielle, caractéristique de la culture médiatique. En effet, cette littérature est indissociable des supports résultant des inventions technologiques dont dépend la culture médiatique et dont sont justiciables les paramètres du canon populaire.

À la faveur du chapitre III intitulé "Des médias, des récits et des hommes", l'auteur propose de suivre un fil chronologique pour embrasser, d'un survol historique, les moyens de diffusion des récits populaires dans l'agora, de l'imprimé au petit écran en passant par le cinéma. Pas étonnant dès lors que l'emprise de la logique industrielle s'y exerce avec acuité faisant du producteur textuel populaire une instance sous tutelle. Le producteur textuel populaire est-il ainsi condamné à être ballotté, selon la formule de Migozzi, entre « grandeurs et servitudes » ? Toujours est-il qu'il subit les vicissitudes d'un destin révélateur de sa fragilité, provoquée par cette logique industrielle qui laisse la part belle à l'éditeur, figure centrale en littérature populaire. Et comme le démontre à l'envi le chapitre IV, l'auteur n'est plus ici qu'un maillon (faible ?) d'une chaîne de production dont le rendement requiert une dynamique de sérialité. Renvoyé dans les ténèbres de la négritude littéraire,

l'auteur du texte populaire voit planer sur sa tête, telle une épée de Damoclès, la menace de l'anonymat. Ce qui fait dire à Migozzi qu'« à viser avant tout le capital économique, on court en effet le risque de faire maigre butin en capital symbolique : l'Auteur en régime médiatique est une espèce menacée » (p. 116). Le destin de l'auteur de fiction populaire relève alors du tragique, condamné à avoir une identité vampirisée au profit d'éléments connexes à forte teneur économique comme la série, la collection, le genre - sans compter le cas de l'auteur phagocyté par son personnage sériel, tentant après le succès de retrouver, souvent en vain, une voix distincte (sur les *Boulevards du populaire*, entendez la goulante du pauvre Conan Doyle, du pauvre Simenon, du pauvre Dard...)

Si l'auteur en régime médiatique est condamné à l'oubli, *quid* du texte populaire même ? « A-t-il droit [lui aussi] à la littéarité ? » comme se le demande Migozzi en préambule du chapitre V de son livre. Si la réponse à cette question semble évidente, du moins pour le chercheur en littérature populaire, c'est que le texte populaire, comme tout autre texte, est d'abord un tissu de mots, formaté certes par ses supports de diffusion, mais activant, contrairement aux préjugés du discours officiel, un ensemble de ressorts esthétiques qui l'inscrivent dans une dynamique de littéarité. Dans son souci de combler ce que Migozzi appelle « le besoin anthropologique de narration », la fiction populaire s'est trouvée un filon : elle recycle les protocoles narratifs de la littérature orale et apparaît comme le succédané de puissants récits fondateurs pour offrir au lecteur une intelligibilité du monde. Ainsi se comprend cet « éternel retour au même » qui lui donne cette vitesse propre à la lecture de grande consommation dont la finalité est non seulement de divertir, mais aussi d'instruire et d'édifier. Outre tous ces aspects, le texte populaire est capable de distance et de manier la dérision et l'autodérision. Il est alors vecteur d'intertextualité, porteuse d'une exigence de culture de la part de son lecteur : un lecteur capable de reconnaître les traits d'une écriture carnavalesque, c'est-à-dire une écriture qui se moque d'elle-même, en somme une écriture qui se moque de l'écriture.

Cette démonstration de littéarité donne l'occasion à Migozzi, à l'ultime chapitre de son livre, de « déculpabiliser » le lecteur du texte populaire, coupable aux yeux des bien-pensants de se vautrer dans la fange du populaire. Au terme de cette déambulation pourtant joyeuse sur les *Boulevards du populaire*, une impression trouble colle aux basques du promeneur solitaire. À la question « la situation du chercheur en études paralittéraires est-elle maintenant moins paradoxale, moins inconfortable ? », il faut bien répondre que non. La thématique « défense et illustration de la littérature populaire », le retour de la problématique de la littéarité, la convocation, dans l'introduction et bien avant dans la citation liminaire, de figures emblématiques du paysage intellectuel français comme Edgar Morin et Jean-Paul Sartre - caution justificative de l'intérêt de cette vadrouille dans le populaire ? patte blanche pour rassurer l'orthodoxie des études littéraires ? -, tout symptomatise la difficulté pour l'universitaire français, formé pour être le cerbère du temple des Belles Lettres, de bifurquer vers les « sens interdits » du populaire sans éprouver quelque sentiment de trahison. À croire que la fiction populaire ne peut s'envisager qu'à partir du seul belvédère de la culture lettrée; auquel cas, ni la mise à jour des rets entravant symboliquement la fiction populaire, ni la dénonciation de sa réduction à la figure du mouton-noir-guère-présentable ne seront suffisantes.

Ceci dit, réticence comprise, *Boulevards du populaire* est un ouvrage introductif utile, voire stimulant, une précieuse initiation pour quiconque trouverait pertinente l'attraction des études culturelles sur les études littéraires.

Notes

¹  C'est son approche par problématiques qui lui donne une fermeté que ne saurait avoir le plus encyclopédique opus de Gabriel Thoveron, *Deux siècles de paralittératures. Lecture, sociologie, histoire*, Liège, éditions du CEFAL, 1996.